

CAHIER CRITIQUE

forme architecturale. Mais *Une langue universelle* a été tourné à l'extérieur, il fallait faire face à la météo... Je ne pense pas réitérer cette expérience. J'aime tourner en studio.

Il est si rare de voir des Occidentaux parler le persan que je me suis demandée si vous étiez doublé dans le film. Pouvez-vous me parler de votre relation à la culture iranienne ?

J'apprends le persan depuis longtemps. Je le lis, je l'écris, et je le parle comme un enfant très timide. Je ne peux pas vraiment avoir une conversation intéressante... J'ai passé trois mois en Iran quand j'avais 20 ans, je voulais y étudier le cinéma avec les grands maîtres. J'ai tenté de nouer des contacts... et j'ai échoué totalement, mais j'ai rencontré des personnes qui m'ont encouragé à passer du temps en Iran et à m'en inspirer. Mon ambition naïve a donné lieu à d'autres ambitions naïves, à beaucoup d'amitiés aussi. Le film en est issu. La plupart des gens qui y jouent sont des proches. Il y a juste quelques comédiens professionnels que je ne connaissais pas. C'est le genre de choses qui arrive : notre vie côtoie d'autres vies et notre identité se compose de plusieurs identités. Je m'intéresse à cet espace d'enchevêtrement entre plusieurs réalités. Je comprends le besoin

de solitude, elle peut nous protéger, mais je trouve que, depuis la pandémie, l'espace où on est ensemble est de plus en plus fragile, il y a comme des murs de Berlin qui se sont construits, assez agressivement. Le monde est devenu de plus en plus binaire... Pourtant, à l'échelle individuelle, on sait à quel point c'est la rencontre de plusieurs réalités qui fait de nous des êtres complets. C'est cet espace qu'on voulait créer en faisant le film.

Cherchiez-vous aussi à aborder la situation des personnes étrangères ou d'ascendance étrangère au Canada ? Le film est-il lié à une actualité ?

Je pense que le Canada et le Québec sont des espaces à définir. Il y a une possibilité dans de tels endroits de dépasser la petitesse binaire. L'État-nation européen est une sorte de pathologie qu'un espace comme le Canada a la capacité de surmonter. Ça ne veut pas dire qu'il y réussit, mais, si le Canada sert à quelque chose de positif, c'est à créer un espace sécurisé où tout le monde est bienvenu, un espace de partage, qui peut rester en devenir, sans être assujéti à des traditions (*cet entretien a été réalisé avant les dernières annonces de Justin Trudeau concernant la réduction des quotas d'accueil des étrangers au Canada à partir de 2025, ndlr*). Le film

essaie de plaider pour des appartenances plus larges que celles des frontières, donc de ce point de vue-là, ils se situe au-delà de la politique.

Quel est votre rapport à la comédie ?

Est-ce une forme importante pour vous en tant que spectateur ?

Oui, c'est peut-être le point de départ pour moi. Quand j'étais enfant, vers 8 ans, j'aimais beaucoup les films des frères Marx. J'adulais Groucho, j'allais à l'école avec une fausse moustache, des faux sourcils, et même un cigare, comme l'enfant d'*Une langue universelle*. C'était une sorte de pathologie. Des psychologues ont fini par débarquer et me vider de cette obsession. Je trouve qu'il y a aussi beaucoup d'échos à *Une nuit à l'opéra* et *La Soupe au canard* dans *Le Vingtième Siècle*. Et la scène avec la patineuse artistique dans *Une langue universelle* est une façon d'intégrer une idée des frères Marx. Dans leurs films, c'est souvent le chaos total, et tout à coup il y a une scène où Harpo joue de la harpe et tout devient très doux. Il crée un espace de calme, et l'effet de transformation que ça produit est magique.

*Entretien réalisé par
Olivia Cooper-Hadjian au Festival
de Cannes, le 19 mai.*



METAFILMS